

à propos de Flatland

Dominique Saint-Dizier 2016

Cette magnifique et fascinante prolifération de « toiles photographiques » submerge le regard.

Le titre de cette impressionnante série « Flatland » nous renvoie à l'allégorie décrite par Edwin Abott Abott en 1884 où est développée l'idée qu'une dimension spatiale autre que celles que nous sommes capables d'appréhender, existe....

Ne s'agit-il pas de pénétrer dans une dimension autre que la bi-dimensionalité du carré , une dimension spirituelle assimilable à la quatrième dimension difficile à concevoir pour l'homme ?

Choix du carré comme format cependant , le carré étant le symbole du monde réel. DL passe outre cet espace bidimensionnel sans profondeur , superficiel pour glisser dans l'image photographique deux plans superposés, un plan visible (trace visuelle) et un plan lisible (conceptuel).

Il développe notamment son travail autour d'une approche non-figurative qui trouve ses références dans une évolution historique de l'art contemporain (impressionnisme , abstraction , peinture gestuelle , affiches lacérées...) en y imprimant sa subjectivité.

Imprégnation d'éléments atmosphériques (eau , vapeur d'eau ...) jeux de lumière sur des fragments d'espaces (trottoirs, murs, vitres ou verre armé , trames textiles , grillage), coagulation de formes colorées, matières organiques , fragments décolorés, écaillés , accumulation d'objets abandonnés de rebuts ... tous ces événements saisis au passage, « cadrés » sont sujets de compositions poétiques infinies qui plongent le regardeur dans la contemplation.

J'éprouve un intérêt plus vif pour les œuvres où sont présents les signes graphiques. Ils sont multiples proliférants et me semble-t-il sont emblématiques de cet ensemble de photographies : Lettres , chiffres ou numéros (magiques ?), agencement accidentel de traits , qui ne font pas (ou plus) sens ou sont non reconnaissables recouverts par la couleur , représentations symboliques simples (croix, flèches, cercles crayonnés... au mur ou au sol), traces d'un caprice, tous ces gestes singuliers insignifiants deviennent images et ouverture sur ce que François Cheng nomme « une rêverie active ».